

Bibliothèque numérique

medic@

**Bulletin des sciences
pharmacologiques : organe
scientifique et professionnel [Bulletin
scientifique]**

1903. - Paris : [s.n.], 1903.

Cote : Pharmacie P 31249

Sélection de pages : 82 à 94



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?pharma_p31249x1903x0801

Mirmol.

Ce liquide clair, incolore, de réaction neutre, renferme 10 % de formol et 0,3 % de phénol. Le nom vient de μωρμηξ, Fourmi, parce qu'on y trouve de l'acide formique comme produit d'oxydation de l'aldéhyde formique.

RANALETI recommande cette préparation dans le traitement des néoplasmes de la surface du corps, de l'orifice buccal, de la langue, de l'utérus, du vagin, etc. Sous son action, les tissus se dessèchent, subissent une momification.

Le mirmol aurait, en outre, une action hémostatique, antiseptique et désodorisante, analgésique.

Veronal.

Le veronal est une diethylmalonylurée, récemment étudiée par E. FISCHER et von MERING.

C'est un produit cristallisé, incolore, fondant à 191°, de saveur légèrement amère. Il se dissout dans 143 parties d'eau à 20° et dans 12 parties d'eau bouillante.

Plus efficace, à dose égale, que le trional, il ne présenterait aucun accident secondaire désagréable, comme cela arrive après tout sommeil obtenu à l'aide d'un hypnotique.

Il se prescrit à la dose de 0 gr. 50 à 1 gr.

Scopolia carniolica.

Le rhizome de *Scopolia carniolica*, prescrit à la dose de 30 à 40 centigr. donnerait, d'après KETTLY, des résultats avantageux dans le traitement de la paralysie agitante.

BIOGRAPHIE**Le professeur Crolas.**

La Faculté de Médecine de Lyon vient de perdre un de ses professeurs les plus estimés, le D^r CROLAS, professeur de Pharmacologie.

Il a succombé à une longue et douloureuse maladie qui, depuis dix mois, l'obligeait à abandonner son laboratoire, et s'il a eu quelques illusions sur son sort au début, il a dû ensuite assister à sa déchéance progressive et compter les jours qui le séparaient du terme fatal. Malgré cette situation désespérée, malgré des souffrances atroces qui ne lui laissèrent aucun répit, il a, jusqu'à ses derniers moments, fait preuve d'un courage admirable.

L'estime dont il jouissait était telle que ses funérailles ont eu lieu au milieu de la plus grande affluence. Tout le Lyon officiel y assistait. Professeurs et agrégés de la Faculté de Médecine au complet, représentants des Facultés de droit, des sciences, des lettres, de l'Académie de Lyon, des autorités militaires, administratives, judiciaires, du Conseil des hospices, du personnel hospitalier, des internes et externes des hôpitaux, élèves en médecine et en pharmacie, docteurs en médecine, pharmaciens, anciens élèves, tous avaient tenu à lui donner cette dernière marque de sympathie. Toutes les notabilités lyonnaises, à quelque monde qu'elles appartiennent, ont franchi le seuil de la maison mortuaire pour y déposer leur carte et témoigner leurs condoléances.

Au cimetière, on a lu une dépêche du ministre de l'Instruction publique, et des discours ont été prononcés, par M. le Recteur, au nom de l'Université lyonnaise, par M. LACASSAGNE, au nom de la Faculté de Médecine de Lyon, par M. CAZENEUVE, au nom de ses anciens élèves, par M. MALO, au nom de l'Académie de Lyon, et enfin par M. PHILIPPE, au nom du Syndicat des Pharmaciens du Rhône.

Discours de M. le Recteur.

MESSIEURS,

L'Université de Lyon tout entière ressent avec émotion le coup qui atteint la Faculté de Médecine et de Pharmacie, et qui lui ravit un de ses maîtres les plus aimés, M. le professeur CROLAS.

Une telle perte est de celles que l'on ne répare pas, et dont on ne se console pas.

Et les circonstances malheureuses, presque dramatiques, qui ont assombri les derniers jours de la belle existence de notre pauvre ami, ajoutent encore à notre profonde douleur.

La mort, dans ses cruels caprices, semble aimer les contrastes. Elle prend indistinctement, pêle-mêle, les plus jeunes, et quelques jours après, les anciens. Tantôt, elle frappe des coups soudains et imprévus : à d'autres elle impose de longues et pénibles agonies.

Comment oublier qu'il y a deux semaines la Faculté de Médecine perdait le plus jeune de ses collaborateurs, celui qu'une nomination toute récente avait attaché au service de l'une de ses cliniques, Bénédicte TRISSIER, cet infortuné jeune homme, fauché dans la fleur de sa jeunesse, au seuil d'une carrière qui eût été brillante ; car il aurait porté dignement et honoré à son tour, le nom de son père et le prénom de son grand-père ?

Aujourd'hui c'est à un ancien que nous apportons le suprême adieu ; à l'un des meilleurs, à l'un de ceux qui méritaient le plus d'aller jusqu'au bout d'une douce et heureuse vieillesse.

La nature avait été généreuse pour CROLAS ; elle lui avait prodigué toutes les qualités physiques, aussi bien que les dons de l'intelligence et du cœur. Mais, après avoir fait longtemps de lui comme son enfant gâté, elle a pris une terrible revanche. De tous les supplices en effet que le sort peut infliger à une créature humaine, je n'en imagine pas de plus douloureux que celui auquel un homme est condamné, lorsque, tout d'un coup, en pleine possession de ses forces, il se sent saisi, sur un point de son organisme, par un mal incurable, — sur un seul point, tout le reste étant intact, — de sorte que pendant de longs mois, il reste le témoin conscient de son dépérissement journalier, de sa chute progressive dans l'ombre et les obscurités de la mort...

Pendant près d'un an CROLAS a vu la mort en face, dans un sombre tête-à-tête. Il

a supporté avec un courage stoïque les plus atroces souffrances, et celle qui est pire que toutes les autres, celle de se voir mourir. Il a lutté pied-à-pied, faisant appel à l'affection de sa famille et au dévouement de ses amis, comme aux ressources de son propre savoir; — il a lutté pour défendre sa pauvre vie chancelante contre l'envahissement de la maladie, voulant accomplir, comme il l'avait fait pour tous les devoirs, cet autre devoir, celui de vivre : de vivre pour continuer à faire le bien et à servir autrui.

Et quand, déjà effrayé par l'approche d'un dénouement fatal, nous entrions tout ému dans la chambre de ce condamné à mort, c'était lui qui, ferme et souriant, — avec la délicatesse d'un galant homme qui dissimule ses tristesses pour ne pas affliger ceux qui l'aiment, — c'était lui qui nous reconfortait et nous laissait partir avec l'illusion d'une guérison possible, tandis qu'il gardait pour lui seul, avec sa clairvoyance de médecin, la conscience et la certitude d'une situation désespérée.

Du moins, si sa vie a été abrégée, si elle a été, vers la fin, si tristement assombrie, elle aura été bien employée et utilement remplie.

D'autres, messieurs, vous diront avec compétence quel a été le mérite de ses travaux scientifiques, l'originalité de ses recherches chimiques, notamment lorsqu'il allait, en 1876, à Montpellier, chercher les moyens de détruire le phylloxéra. D'autres encore vous signaleront les services importants qu'à rendus aux sociétés savantes aux conseils administratifs de Lyon un collaborateur précieux, toujours prêt à agir, et qu'un de mes prédécesseurs définissait déjà en 1872, alors qu'il n'avait que trente ans; « Jeune homme de grand mérite, doué d'une remarquable activité ».

Mais dans l'histoire de son œuvre multiple, féconde et variée, c'est pourtant son enseignement, solide et efficace, qui doit retenir la plus belle page. Ils le savaient bien, ils ne l'ont pas oublié, ces milliers d'étudiants qu'il a formés depuis près de quarante ans, à l'École préparatoire dès 1868, depuis 1877 à la Faculté, et qui peuplent aujourd'hui les pharmacies de Lyon et de la région. Ils sont restés attachés à leur excellent maître, qui ne s'était pas contenté de les instruire, qui avait su conquérir pour jamais leurs cœurs par sa sollicitude et par sa bonté : et je note ce détail touchant que, depuis qu'on le savait malade, il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un de ses anciens élèves ne demandât anxieusement des nouvelles de sa santé.

La Faculté de Médecine n'oubliera pas elle non plus ce qu'elle doit au professeur CROLAS, à ce vaillant ouvrier de la première heure, qui, depuis, vingt-cinq ans, par son exactitude et par son zèle, a contribué autant que quiconque à la fortune rapide et au bon renom grandissant de l'enseignement supérieur lyonnais.

L'Université de son côté se rappelle avec reconnaissance que, descendu de sa chaire, le professeur CROLAS, questeur de la Faculté de Médecine, voulait bien accepter les fonctions délicates de maître des cérémonies, d'organisateur de nos solennités universitaires, et que, par sa tenue impeccable, par sa courtoisie charmante, il était une des parures de nos jours de fête.

Quant à moi, comme tous ceux qui l'ont connu de près, par dessus tous ses mérites professionnels, ce que je loue surtout en lui, ce que, dans ce jour de séparation, mes regrets me représentent avec le plus de vivacité, ce sont les qualités personnelles, le caractère d'un homme droit et bon. Dès mon arrivée à Lyon, la voix publique m'avait appris qu'il n'avait pas d'ennemis; — comment aurait-il pu en avoir avec son humeur conciliante, ses allures discrètes, son esprit juste et admirablement équilibré, avec sa bonté? Mais par moi-même, par mon expérience personnelle, j'avais vite compris qu'il devait avoir beaucoup d'amis... Sa conversation était pour moi un délassement, son approbation un réconfort. Aussi n'est-ce pas seulement le recteur qui s'afflige d'avoir perdu un de ses meilleurs collaborateurs : c'est l'ami qui regrette un conseiller avisé, un confident sûr, auquel il s'ouvrait avec confiance; c'est l'ami qui gardera présente à son esprit l'image de son beau visage, sa physionomie aimable et grave à la fois, et qui enfin après un an d'inquiétude et de

prévisions hélas! justifiées, ne s'est pas encore habitué à l'idée que cette figure connue et aimée a disparu pour toujours de ce monde.

**Discours prononcé au nom de la Faculté de Médecine
par M. le professeur Lacassagne, assesseur.**

MONSIEUR LE RECTEUR, MESSIEURS,

J'ai le douloureux devoir, en l'absence de notre doyen, de dire devant cette tombe les regrets et la douleur de la Faculté de Médecine, si sévèrement éprouvée depuis quelques semaines.

Elle vient de perdre des jeunes gens qui ont emporté avec eux les plus brillantes espérances, et, aujourd'hui, elle pleure un maître aimé de tous et qui occupait une très grande place dans notre existence universitaire.

FERDINAND CROLAS est né à Lyon le 17 avril 1841. Il prit de bonne heure, auprès de son père qui exerçait la pharmacie, le goût des sciences. Mais ses dispositions naturelles le dirigèrent d'abord vers l'étude de la médecine. Il fut interne de nos hôpitaux et reçu docteur à Montpellier le 4 décembre 1865 : il était plus tard pharmacien de 1^{re} classe, et en 1868 professeur suppléant de chimie et de pharmacie à notre École de Médecine.

En 1870, il interrompit son enseignement pour faire partie de l'ambulance OLLIER : sa belle conduite pendant la guerre le fit décorer au titre militaire.

L'internat, sa thèse de doctorat, le diplôme de pharmacien, une suppléance à l'École de Médecine, la campagne de l'Est, la croix de la Légion d'Honneur : voilà les étoiles de son matin, au moment de sa trentième année.

Puis ce sont les succès de l'âge mûr.

CROLAS est professeur adjoint de l'École pendant quatre années. Au moment de la création de la Faculté, il est chargé du cours de Pharmacie et devient titulaire de cette chaire, le 28 février 1879.

Quelques années plus tard, il est nommé officier de l'Instruction publique, et enfin, à la satisfaction de tous, officier de la Légion d'Honneur en décembre 1898.

Pendant son professorat, il affirme son autorité et consacre son mérite par des communications à l'Académie des sciences, aux sociétés scientifiques de notre ville. Il fait connaître ses travaux sur les phosphates, sur le fer réduit par l'hydrogène, sur le sulfure de carbone, l'action physiologique de l'antipyrine, et récemment publié un précis de pharmacie chimique.

CROLAS a été un maître aimé pendant ses trente-cinq années d'enseignement à l'École ou à la Faculté, parce qu'il s'est montré chimiste distingué, expérimentateur habile, professeur méthodique et clair.

Ses collègues avaient pour lui la même affection. Au mois de décembre 1896, les professeurs et agrégés de notre Faculté ouvrirent entre eux une souscription pour manifester leur sentiment de gratitude et remercier CROLAS des services qu'il nous avait rendus depuis plusieurs années. Un bronze lui fut offert. Cette manifestation spontanée le toucha vivement, il y vit la preuve de notre estime et de notre attachement.

De semblables témoignages lui seraient venus de divers côtés, et on y avait fait appel : ainsi, des autres Facultés lyonnaises qui l'avaient vu à l'œuvre et le considéraient comme le questeur de l'Université tout entière, et même des Écoles de Grenoble et de Dijon, où il allait souvent présider des examens.

Cette bonté rayonnante, ce dévouement inépuisable, l'avaient fait entrer dans toutes ces « Assemblées de bien public » où l'on s'occupe des malheureux, de ceux qui souffrent, où l'on trouve des misères à soulager. Membre du Conseil d'hygiène, de la Commission de surveillance des prisons, administrateur des Hospices, il a partout rendus des services.

Jusqu'à l'an dernier, il montrait par sa bonne grâce et son amabilité, qu'il appréciait le bonheur et l'utilité de vivre, en employant pour les autres son activité et son cœur.

Un jour, on a appris toute la vérité. Pour la première fois, CROLAS avait interrompu ses leçons. Son enseignement était fini. La maladie implacable s'était emparée de lui.

Notre ami a su, malgré tout et jusqu'au bout, aimer et être aimé. Sa volonté maitresse n'a jamais trahi les douleurs éprouvées; il n'a pas laissé échapper une plainte, nous donnant cette haute leçon, qu'il fallait savoir souffrir et se taire.

Malgré cette fin cruelle, on peut dire que sa vie a été largement remplie: il a beaucoup appris, il a espéré et aimé, il a cherché à bien faire. Sa belle intelligence, son cœur généreux, ses actes de dévouement, lui ont donné de grandes satisfactions.

Toute la dignité et le programme de son existence ont été dans la manifestation de ses sentiments affectifs. Ne le plaignons pas trop!...

Votre mémoire, mon cher CROLAS, restera dans nos cœurs, et votre nom sera inscrit parmi ceux des meilleurs et des plus dévoués professeurs de la Faculté.

Reposez en paix!

Au nom de vos collègues, professeurs et agrégés, de tous les collaborateurs de la prospérité de notre Faculté: maîtres, personnel administratif, au nom de nos modestes auxiliaires dont vous vous êtes si souvent occupé, je vous adresse un dernier adieu!

**Discours prononcé au nom des anciens élèves du D^r Crolas
par M. le professeur Cazeneuve.**

MESSIEURS,

La disparition de CROLAS après une cruelle maladie sans espoir, qui affligeait ses proches et ses amis, laisse un grand vide dans notre Faculté de médecine, auprès de ses collègues, qui tous sans exception l'aimaient et l'estimaient, auprès de ses élèves qui l'adoraient, auprès du petit personnel qui voyait en lui l'arbitre équitable des irrégularités commises et des oublis du règlement.

Dans l'administration de notre Faculté mixte de médecine et de pharmacie, où se trouvent réunis sous le même toit deux groupes d'intérêts qui, sans être contradictoires, sont tout au moins distincts, et ont pu quelquefois être en conflit, notre collègue CROLAS a joué un rôle pondérateur et sage toujours en vue de la conciliation.

Grâce à un excellent jugement, grâce à un caractère qui joignait à une fermeté suffisante une bienveillance exquise, CROLAS avait su prendre tout naturellement une réelle autorité auprès de ses collègues toujours prêts à écouter ses avis.

Sans aucun doute, le bon fonctionnement et le bon ordre intérieur de notre grande Faculté qui n'a jamais été troublée par de sérieux nuages, sont dus partiellement aux qualités administratives de notre regretté collègue, collaborateur infatigable et dévoué de notre Doyen.

Retenu par le mal qui devait l'emporter, CROLAS n'a pu assister à la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la création de notre Faculté que nous fêtons récemment. Au milieu de son calvaire, ce fut certainement là une de ses plus douloureuses épreuves, tellement il était attaché à cette grande institution, à la prospérité de laquelle il s'était dévoué corps et âme.

Son enseignement pharmaceutique, si apprécié et si approprié à son objet et à son but, a essaimé dans la région de nombreux et excellents élèves qui ont appris, à l'école du maître, à allier la pratique d'un métier assez ingrat au sentiment très clair du devoir professionnel.

Cet enseignement, qui avait même son côté moral par les conseils paternels et judicieux qui s'y mêlaient, a été particulièrement fécond et bienfaisant.

N'est-ce pas le meilleur hommage qu'on puisse rendre à la façon dont CROLAS avait compris son rôle dans une chaire qui ne comporte pas de hautes discussions scientifiques ni les spéculations hardies de la chimie pure, mais réclame simplement l'examen rigoureux et raisonné des faits ?

S'abstenant systématiquement des considérations trop théoriques, notre très distingué collègue cherchait avant tout à faire d'honnêtes et bons praticiens.

Fort d'une éducation médicale solide, puis de l'exercice pratique de la pharmacie à laquelle il s'était consacré quelques années, rompu même aux difficultés de l'industrie chimique, CROLAS était admirablement préparé à occuper dignement cette chaire de pharmacologie qu'il a véritablement renouvelée, à la disparition de DAVALLON son prédécesseur dans l'ancienne École secondaire de médecine et de pharmacie.

Ses connaissances multiples l'ont désigné, à un moment donné, dans une période de crise douloureuse pour notre agriculture, au choix du ministre, pour collaborer à une œuvre de sauvegarde vis-à-vis d'une des sources les plus précieuses de notre richesse nationale.

Nos vignobles étaient envahis par le Phylloxéra, qui malgré tout a enlevé au pays des milliards. La lutte méthodique et scientifique contre le fléau dut être organisée. CROLAS devint un des propagateurs les plus zélés des procédés à mettre en œuvre contre les ravages du parasite.

La mission officielle qui lui fût confiée, et qui se prolongea pendant plus de vingt ans, trouva notre collègue aussi actif que désintéressé dans une tâche d'autant plus ardue qu'il fallait triompher aussi bien du mal lui-même que du scepticisme de nos viticulteurs.

Des conférences scientifiques innombrables, conduites simultanément avec son propre enseignement de la Faculté, ont apporté la lumière au milieu des ténèbres et vaincu bien des résistances. Peu à peu sa parole persuasive faisait des adeptes, et entraînait son auditoire à sa suite dans la voie de l'expérimentation.

Je me demande si les masses rurales ne sont pas sorties de cette épreuve, grâce à cette diffusion de la science, grâce à la flamme de l'apôtre, mieux préparées pour l'avenir à accepter les vérités démontrées. CROLAS aura contribué à réaliser dans des milieux peu instruits, et mal affranchis des préjugés et de la routine aveugle, une orientation vers les sages pratiques de l'observation et de l'expérience.

Il y a là un progrès social accompli dans nos campagnes, disons-le, un progrès moral. Celui que nous pleurons en aura été dans notre région un des pionniers les plus dévoués et les plus ardents.

Pour faire acte d'enseignement profitable partout où cet enseignement s'exerce, il faut un grand sens pratique, uni à une parole persuasive qui force l'attention avant d'entraîner les convictions. Notre regretté collègue avait ces qualités, d'autant plus appréciées qu'elles étaient liées à plus de modestie.

La modestie était un des charmes de sa douce nature. Cette tournure de caractère, qui n'est point la négation de toute personnalité, pas plus qu'elle n'est synonyme d'abdication de toute initiative, est du moins l'inspiratrice des sentiments les meilleurs et en particulier de la bonté.

CROLAS était modeste et bon.

Ces qualités, qui n'ont rien de vulgaire, suffisent à grandir la mémoire d'un homme. Quand elles s'ajoutent à une vie universitaire bien remplie, à des travaux scientifiques estimés profitables à la collectivité, elles éveillent des regrets amers et unanimes, et font couler des larmes bien sincères.

Réunis autour de cette tombe cruellement ouverte, rapprochés par le chagrin et par un sentiment de profonde tristesse, collègues et élèves, nous l'adressons tous, cher ami, un douloureux adieu.

**Discours prononcé par M. Léon Malo, Président de l'Académie des Sciences,
Belles-Lettres et Arts de Lyon.**

MESSIEURS,

Au nom de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, qui le compta parmi ses membres les plus distingués, j'apporte ici au D^r CROLAS, sur le seuil de la séparation suprême, un douloureux et dernier salut.

Lorsqu'il y a quatre ans, M. le D^r CROLAS se présenta à notre Compagnie, de signalés services rendus à la science et à son pays l'avaient désigné à nos suffrages, et lui ouvrirent toutes grandes les portes de notre Maison. Je n'ai pas besoin de dire à ceux qui m'écoutent avec quel empressement il y fut accueilli. Il y trouvait d'ailleurs sa famille professionnelle déjà brillamment représentée. Ce fut pour nous un surcroît d'honneur de le voir siéger à nos côtés. Nous espérions alors avoir longtemps le bénéfice de sa précieuse collaboration; nous ne nous doutions guère que nous viendrions si tôt lui dire un adieu, que sa belle prestance et ses apparences de robuste santé semblaient devoir ajourner à quelque date lointaine.

Six mois d'un mal soudain et terrible, supporté avec un courage héroïque, ont suffi pour briser cette enviable carrière, presque au moment où une distinction bien méritée, la rosette de la Légion d'honneur, venait de la couronner; à l'heure où, dans la pleine maturité de son talent et de son intelligence, il paraissait avoir encore devant lui de longs jours de vie, pour jouir de ses succès obtenus et s'en préparer d'autres.

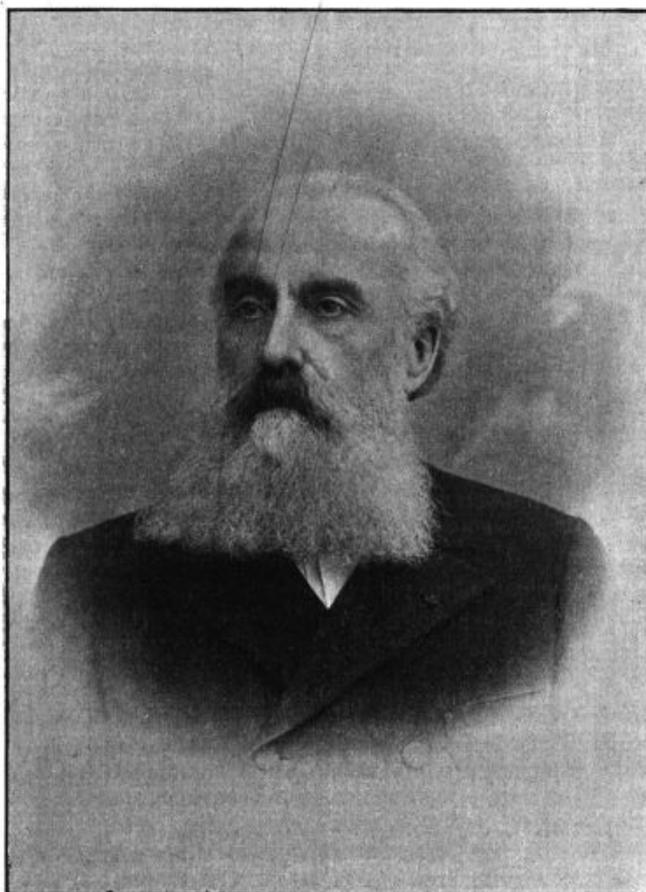
Nous ne sommes pas les maîtres de nos destinées; nous devons nous incliner sans murmurer devant ces coups imprévus dont la loi mystérieuse nous demeure inconnue: mais, de même que ses confrères de l'Université, ses confrères de l'Académie ont tenu à exprimer, dans cette triste cérémonie, la sincère et vive affliction que sa perte leur a causée.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire quels furent les titres scientifiques du D^r CROLAS; ce devoir incombe au corps éminent dont il faisait professionnellement partie; c'est à cette grande Faculté de médecine, l'orgueil de notre cité lyonnaise et dont la renommée n'a de limites que les bornes du monde. CROLAS fut à juste titre l'un de ses fils préférés; nul n'eût pu mieux justifier cette préférence. Je n'ai aucune compétence pour apprécier ses mérites techniques et ses ouvrages spéciaux; je sais seulement que ses recherches sur le phylloxéra et sur les moyens de défense à adopter contre ses ravages ont été d'un immense secours contre les dévastations du fléau; je sais qu'on lui doit les procédés les plus efficaces d'utilisation du sulfure de carbone employé pour enrayer le mal, et qu'ainsi la viticulture de notre région du Sud-Est a pu échapper à une complète et irrémédiable ruine. Un tel bienfait n'est pas de ceux qui peuvent s'oublier.

L'Académie qui m'a confié la douloureuse mission de la représenter ici, n'a pas seulement à regretter en lui la science du spécialiste et le talent du vulgarisateur; elle a aussi à déplorer la disparition du collègue aimable, de l'homme au caractère bienveillant et droit dont la confraternité lui était doublement chère, par la sûreté de ses relations et par l'aménité de son commerce. Permettez-moi donc, Messieurs, de joindre l'expression de notre grande estime et de notre profonde sympathie au témoignage d'affection que vous êtes venus lui rendre ici.

Dans la vie nouvelle où il vient d'entrer et où nous le suivrons tous un jour, il a trouvé enfin le suprême bien-être du repos éternel. Il y goûte l'ineffable soulagement du martyr que la mort a délivré de ses maux. Après des souffrances, dont ceux qui en ces derniers temps pouvaient l'approcher se montraient émus jusqu'aux larmes, il est aujourd'hui là où vont ceux qui ont bien vécu.

Il est parti avec la réconfortante certitude d'avoir dignement rempli sa tâche ici-bas; avec la conscience d'avoir traversé ce monde en s'y rendant utile aux autres.



LE PROFESSEUR CROLAS
(1841-1903)



Ce laborieux, arraché à son œuvre par une maladie implacable, a maintenant la récompense méritée par ceux qui ont obéi à la grande loi du travail et au précepte auguste de fraternité.

Disons-lui seulement « au revoir », Messieurs; car il n'était pas dans ses idées, il n'est sans doute pas dans les vôtres, que tout soit fini au bord de cette tombe et qu'on y doive dire à celui qui s'en va un irrévocable adieu.

**Discours prononcé au nom du Syndicat des pharmaciens de Lyon et du Rhône,
par M. le Dr Philippe.**

Au nom des pharmaciens de Lyon et du Rhône, je viens à mon tour apporter sur cette tombe un tribut d'hommages et de regrets. Celui que nous pleurons aujourd'hui était des nôtres.

Il appartenait de par ses parents à la famille pharmaceutique, et c'est par le laboratoire paternel qu'il a commencé ces études fortes et solides qui devaient le conduire jusqu'aux grades universitaires les plus élevés.

A l'exemple de ces savants dont la France s'honore et auxquels la chimie doit ses plus surprenantes découvertes, M. CROLAS acquit à l'officine les qualités de travail et de méthode nécessaires à la véritable science.

Des voix plus autorisées que la mienne vous ont fait connaître son savoir et ses travaux scientifiques. Pour moi, je ne veux retenir d'une vie si belle, si bien remplie par le travail et le dévouement, que la bonté dont il faisait preuve à chaque instant envers tous, mais dont ses anciens élèves étaient avant tous autres les heureux bénéficiaires.

Il aimait à se retrouver au milieu d'eux, à les appeler ses amis.

La dernière fois que nous eûmes ce plaisir, c'était à une fête donnée à l'occasion des insignes d'officier de la Légion d'honneur qu'il venait de recevoir. Ce fut une véritable fête de famille où il apparut comme un père vénéré entouré de ses enfants.

Nous étions loin de penser que cette réunion était la dernière, et qu'elle pourrait bientôt être appelée la fête des adieux.

En effet, M. le professeur CROLAS ne tardait pas à souffrir d'un mal terrible et sans merci, qui devait, après des souffrances atroces, l'amener jusqu'au tombeau.

Soyez assuré, cher Monsieur CROLAS, que votre souvenir restera longtemps gravé dans nos cœurs.

Votre bonté, votre obligeance toujours sincère, toujours acquise à nous, nous font un devoir de conserver pieusement votre souvenir.

Et maintenant, vous dirai-je l'éternel adieu? Oh! non.

Et avec ceux qui ont espoir en une vie future, je vous dis: au revoir! Au revoir dans une vie meilleure, bon et cher monsieur CROLAS!

Le Dr CROLAS est né à Lyon, le 17 avril 1841. C'est dans cette ville qu'il fit la plus grande partie de ses études médicales et pharmaceutiques, et fut interne des hôpitaux. La Faculté de Médecine de Lyon n'existant pas à cette époque, il reçut son diplôme de docteur à Montpellier, en 1863; puis celui de pharmacien en 1867. Il fut ensuite professeur suppléant à l'École de Médecine en 1868; puis, lors de la création de la Faculté de Médecine, en 1876, il fut nommé à la chaire de Pharmacologie, où il remplaça DAVALLON.

En 1870, lors de la guerre, il fit partie comme médecin, avec le Dr OLLIER, d'une ambulance du 20^e corps d'armée et se distingua par son dévouement à soigner les malades.

Il accomplit à cette époque plusieurs actes de bravoure dont l'un mérite

d'être signalé. Fait prisonnier par les Allemands, il se rendait à l'étape indiquée, lorsqu'un ballon français, contenant des dépêches militaires importantes, vint échouer sur son chemin. Il s'empara des dépêches pour les cacher à l'ennemi, les conserva sur lui pendant toute sa captivité, n'ignorant pas qu'il y allait de sa vie, s'il était découvert et fouillé, et put les rendre aux autorités françaises après son évasion. Il reçut à cette époque la croix de la Légion d'honneur, et fut promu officier en 1898.

De nombreuses décorations lui furent décernées. Il était, en effet, officier de l'Instruction publique, chevalier du Mérite agricole, grand officier du Méridjé et de la Rose du Brésil, chevalier de la Couronne de fer d'Italie, commandeur du Soleil et du Lion de Perse.

En dehors de sa profession, il prêtait son concours, dans une large mesure, à diverses sociétés savantes et administratives, heureuses de profiter de sa compétence et de son jugement. Il était membre de l'Académie de Lyon, de la Société de Médecine, de la Société de Pharmacie, du Conseil d'hygiène, du Conseil d'administration des hospices de Lyon, de la Commission administrative des prisons, président de la Commission d'inspection des pharmacies du Rhône.

Il fit ses débuts dans le monde scientifique avec sa thèse de doctorat sur la coxalgie hystérique, et sa thèse de pharmacie sur la pepsine. Ces deux travaux dénotent déjà un esprit méthodique et précis, qui devait s'affirmer davantage encore dans ses leçons.

Pendant plus de trente années, il enseigna la chimie et la pharmacie, et il apporta tous ses soins à faire, avant tout, œuvre utile, en modelant toujours son enseignement sur les besoins de la pharmacie. Son cours était un modèle de clarté et de précision; toutes les questions étaient méthodiquement classées, présentées avec ordre et sans ce verbiage qui en rend quelquefois l'exposé plus attrayant, mais embrouille l'intelligence et la mémoire. Il en excluait les considérations purement théoriques, pour insister surtout sur les notions pratiques, montrant en cela qu'il était fils de pharmacien et qu'il avait lui-même, au moins pendant quelque temps, dirigé une pharmacie.

Son exposé était émaillé de nombreuses notes personnelles, prouvant que le professeur avait vérifié presque toutes ses indications; c'est qu'en effet, homme de laboratoire, le D^r CROLAS ne travaillait pas dans le but de s'établir une réputation scientifique, mais d'accroître ses connaissances pratiques et de faire profiter ses élèves de son expérience et de ses recherches.

Ses premiers travaux eurent pour but de lutter contre le phylloxera, qui commençait à cette époque ses dévastations et menaçait de détruire les vignobles du Beaujolais et du Lyonnais.

Il organisa dans diverses régions des champs d'expériences, où il essaya méthodiquement les divers traitements et les divers insecticides qui lui étaient adressés de France et de l'Étranger: sulfure de carbone, coaltar, sulfure coaltaré, sulfocarbonate de potasse, engrais Dawis, cubes Rohar, cartouches de sulfure de potasse, etc.

Pendant deux années consécutives, du printemps jusqu'à la vendange, il allait, une ou deux fois par semaine, souvent du samedi au lundi, dans ses champs d'expériences. Il faisait, le dimanche, aux viticulteurs, des conférences très suivies, accompagnées de projections; puis, se rendant avec eux

sur le terrain, il leur montrait, souvent sous un soleil brûlant, le mode d'application du sulfure de carbone au traitement des vignes phylloxérées.

Il eut à lutter contre l'hostilité des propriétaires, contre le mauvais vouloir des vigneron, contre les cabales organisées par des paysans, l'accusant d'empoisonner le terrain et de le rendre stérile; mais il savait, par son amabilité autant que par sa distinction, ramener à lui les plus exaltés et leur donner cet espoir dont il était lui-même rempli.

Pourtant, une fois, il fut menacé et poursuivi par une foule hostile, malgré l'intervention du garde-champêtre; et il ne put commencer ses expériences et faire sa conférence que sous la protection du maire lui-même.

Il menait de front des essais aux environs de Montpellier, à Talissieu, Poley-mieux, Meximieux, Beon, Saint-Germain-au-Mont-d'Or, et partout avec un dévouement et une ténacité extraordinaires. Ses méthodes pratiques d'application du sulfure de carbone sont exposées dans un livre intitulé *Guide du vigneron contre le phylloxéra*, qu'il publia en collaboration avec M. VERMOREL, président du Comice agricole du Beaujolais, et qui eût plus de douze éditions. Il s'occupa aussi avec RAULIN du traitement du mildew et de la teneur en cuivre des raisins, vins, piquettes, provenant des vignes traitées.

Plus tard, la Pharmacologie proprement dite eut ses préférences. A travers de nombreuses recherches, je ne signalerai que quelques points.

Ce sont surtout les phosphates et les glycérophosphates de chaux qui appelèrent son attention. Les phosphates monocalciques livrés par l'industrie il y a quelques années, étaient pâteux et très riches en acide phosphorique libre, ce qui leur donnait une saveur très acide et désagréable. M. CROLAS trouva le moyen de préparer un produit qui, tout en restant soluble, était cristallin et peu acide.

Plus tard, les glycérophosphates parurent dans l'arsenal thérapeutique; il s'occupa alors de leur préparation industrielle, question difficile, qui lui prit plusieurs années et qu'il cherchait encore à perfectionner quand il dut quitter son laboratoire. Les glycérophosphates de chaux, de magnésie, de lithine, de fer, de quinine, les glycérophosphates acides, firent l'objet de ses recherches.

Je citerai encore la préparation du fer réduit pur, du vermillon, de l'éther anhydre, son étude sur l'action physiologique de l'antipyrine, ses procédés de dosage ingénieux de la morphine dans l'opium, et de la quinine dans les quinquinas, son procédé d'utilisation des poussières de thé pour l'extraction de la caféine, la préparation d'extraits non résineux et complètement solubles dans l'eau, de quinquina et de kola, et nombre d'autres essais faits dans son laboratoire et restés ignorés, sauf de ses élèves.

En dehors de ses qualités scientifiques et professorales, le Dr CROLAS possédait des qualités physiques et morales de premier ordre. Tout Lyon connaissait sa belle prestance, ses manières distinguées et sa noble figure, restée jeune malgré des cheveux blancs, et encadrée d'une magnifique barbe blanche toujours admirablement soignée.

Il avait un caractère franc, un jugement droit et des abords faciles, qui lui avaient attiré la sympathie et l'estime de bien des gens et la reconnaissance de bon nombre de pharmaciens et d'étudiants. On l'appelait le père de la Pharmacie lyonnaise: il avait, en effet, formé de nombreuses générations d'étudiants; la plupart des pharmaciens de la région lyonnaise étaient ses

élèves, et ils avaient en lui une confiance absolue unie à une respectueuse considération.

Dans les discussions professionnelles, même dans les questions et les transactions commerciales, il servait souvent d'arbitre, et sa sentence était toujours fidèlement acceptée. Il apportait d'ailleurs dans ce rôle un tel esprit d'observation, de justice et de bienveillance, que ses arrêts n'étaient pas discutés.

Les étudiants avaient, eux aussi, confiance dans leur professeur, qui les recevait toujours avec amabilité. Arrivés au terme de leurs études, ils allaient lui demander conseil pour leur installation, l'entretenir de leurs espérances et de leurs desiderata, et il leur donnait toujours des avis excellents et pratiques.

Aussi sa mort a-t-elle laissé de vifs regrets à Lyon, et sa mémoire restera longtemps précieusement gardée et honorée par tous ses amis, par ses collègues, et surtout par les Pharmaciens lyonnais.

D^r B. MOREAU,
Professeur agrégé.
Faculté de Médecine de Lyon.

QUESTIONNAIRE PROFESSIONNEL

DEMANDES

13. — Comment peut-on faire une émulsion d'essence de térébenthine pour bains?

14. — Comment et par quel procédé doit-on dissoudre la lécithine dans l'huile?

15. — Y a-t-il moyen pour un pharmacien de 2^e classe, ayant bénéficié de la dispense accordée par l'article 23, comme interne des hôpitaux de Paris, de faire ses vingt-huit jours autrement que comme infirmier? Peut-il, par exemple, être officier d'administration?

16. — Comment exécuter la prescription suivante :

Eau chloroformée	50 gr.
Eau de chaux	200 —
Chlorhydrate de cocaïne	vingt centigr.
— de morphine	quinze centigr.

RÉPONSES

8. — A. Pour préparer rapidement de petites quantités d'oxygène, nous utilisons le procédé F. G. JAUBERT, décomposition de l'oxyliithe par l'eau. L'appareil employé dans ce cas est basé sur le principe du briquet d'hydrogène et est fabriqué par R. NEVZU, rue de la Montagne-Sainte-Genève,